



UN PLAN MAUDIT

MARC LEBRETON

Marc Lebreton

Un plan maudit

© Marc Lebreton, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6588-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I - Une course de trop

21 avril, Maisons-Laffitte

Paul Verneuil n'avait pas encore pris le temps d'étudier les photos des dossiers trouvés dans le coffre de l'Agence. Prudemment, il les avait transférées sur le disque dur. Elles constituaient peut-être la pièce manquante du puzzle, celle qui permettrait de tout dévoiler à la police. Il décida de les examiner, après avoir été convoqué au commissariat. Une course nocturne de 25 km serait propice à cette opération. Certes, s'aventurer seul en forêt n'était pas optimal en termes de sécurité, mais cela permettrait au moins d'évacuer les tensions accumulées. Pour une sortie aussi longue, il enfilait toujours ses chaussettes de contention, afin d'éviter d'avoir les jambes trop lourdes. Dans son sac à dos, il mit une poche à eau qui permettait de boire en aspirant au bout d'un tuyau, une barre aux amandes, quatre piles de rechange pour la lampe et son téléphone portable. Il installa le bandeau de la lampe frontale autour de la tête et le boîtier porte piles au niveau de la taille. Quelques minutes avant le crépuscule, à 20 h 45, il sortit de son domicile et alluma la lampe. Sur la gauche, les voitures circulaient parallèlement au chemin, phares allumés. À l'intersection, il prit le chemin qui s'enfonçait dans la forêt et s'engagea timidement sur deux cent cinquante mètres, s'arrêta, régla l'intensité de la lampe au maximum, avant de faire un tour complet sur lui-même. Dans le cône de lumière créé fugacement autour de lui, il n'y avait rien d'autre qu'une morne végétation. La visibilité se limitait à une trentaine de mètres, mais se serait réduite comme peau de chagrin s'il avait diminué la puissance de la lampe. Heureusement, l'ouïe permettait d'élargir le périmètre de contrôle. Au-dessus de lui, les feuilles bruissaient sous l'action du vent qui léchait la cime des arbres de manière intermittente. C'était comme une respiration tranquille et profonde. Il y avait aussi tous les petits craquements de la forêt tous azimuts. À une quarantaine de mètres sur sa gauche, un oiseau prit son envol, plus loin sur la droite, il entendit le déplacement furtif d'un animal, probablement un chevreuil. Le soleil avait décliné mais illuminait encore le ciel et maintenait provisoirement un peu de clarté dans la forêt. Il avait en tête de faire sa boucle habituelle, mais dans le sens inverse. C'était audacieux, trop sans doute, car retrouver la trace de minuscules sentiers la nuit n'avait rien d'évident. De fait, il finit par se perdre et se trouva bientôt sur un chemin méconnu, signalé par un panneau indiquant une piste cyclable, sûrement celle qui rejoignait

Conflans-Sainte-Honorine. Il décida de poursuivre sa course dans cette direction. Sur au moins deux kilomètres, il dut faire attention à ne pas écraser des petites grenouilles jaunes, sorties à la faveur de l'obscurité et qui restaient immobiles à son approche, paralysées sans doute par le faisceau lumineux. Derrière, il eut l'impression d'entendre le bruit de quelqu'un qui lui courait après. Il se retourna mais dut se rendre à l'évidence : personne ne le suivait. Les mouvements de l'eau à l'intérieur de la poche dorsale avaient dû se synchroniser avec ceux de sa course, ce qui avait éveillé ses sens et enflammé son imagination.

Lorsqu'il eut recouvré son calme, il se dit que le moment était venu d'examiner les photos enregistrées dans son disque dur.

Le premier dossier mettait en lumière les liens que l'Agence entretenait avec plusieurs membres appartenant à un *think tank* parisien très confidentiel, nommé « Envergure », où se rencontraient des personnalités évoluant dans les hautes sphères, parmi lesquelles figuraient quelques ministres ou secrétaires d'État, membres de cabinet, banquiers, hauts fonctionnaires et représentants des médias. L'Agence leur avait rendu service, en dehors de toute légalité, à des tarifs amicaux. En contrepartie, elle pouvait compter sur leur soutien indéfectible lorsqu'elle était confrontée à des difficultés, d'ordre politique ou judiciaire. Cette alliance tenait du mariage entre l'ombre et la lumière, qui œuvraient mutuellement à leur prospérité commune.

Le second dossier avait trait à la vente d'armes. Le contact de l'Agence était une femme qui se faisait appeler « Pernille » et agissait pour le compte d'industriels du secteur. L'Agence disposait d'un riche carnet d'adresses de clients étrangers et avait été sollicitée à plusieurs reprises pour gérer le versement de commissions à une cascade d'intermédiaires ainsi que le rapatriement, complexe, des rétrocommissions. Le secret-défense permettait de couvrir ces activités et paralysait les investigations des magistrats. Ces opérations portaient couramment sur des contrats de plusieurs centaines de millions d'euros, fonds qui alimentaient le financement occulte d'un parti. Il y avait dans ces documents des dates, des noms et des signatures, autant d'éléments qui permettraient à Paul de se rendre le lendemain matin au commissariat afin de dénoncer les agissements de l'Agence, avec une chance réelle d'être entendu.

En poursuivant sur la piste cyclable, Paul déboucha sur l'étang du Corra, un espace naturel qui se transformait à la nuit tombante, en un lieu de libertinage.

On pouvait y rencontrer d'étranges ombres en quête d'aventures sexuelles. Prudemment, il décida de faire un large détour et finit par retrouver la trace du chemin perdu en amont.

À mi-parcours, il arriva au niveau d'une route qui traversait la forêt. Sur le bas-côté, à une trentaine de mètres sur la gauche, un imposant 4X4 sombre était stationné, veilleuses allumées. À l'étoile sur la calandre, Paul reconnut une Mercedes et enregistra son immatriculation. Il traversa la route sans s'arrêter de courir, contourna la barrière qui interdisait l'accès aux véhicules, et s'engagea sur le sentier d'en face qui montait abruptement en lacets. Il fallut déployer beaucoup d'énergie pour venir à bout de cette longue montée et sa fréquence cardiaque grimpa en flèche. Il jeta un coup d'œil à son cardiofréquencemètre et vit qu'il frôlait les 185 pulsations par minute, sa valeur maximale.

La luminosité du ciel faiblissait et la nuit devenait plus obscure. Arrivé au sommet, Paul savait que le chemin redescendait en pente douce sur une longue ligne droite. Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, manger sa barre aux amandes et aspirer quelques gorgées d'eau au tube de son sac à dos. À ce moment, il eut l'impression d'entendre derrière lui, au fond de la combe, le ronronnement d'un moteur qui semblait se rapprocher. Comment ce véhicule avait-il pu franchir la barrière à l'entrée du chemin ? Pourquoi un engin motorisé se déplaçait-il ainsi dans la forêt de nuit ? Deux faisceaux lumineux s'avançaient résolument dans sa direction. À la sonorité produite par le moteur, il devinait qu'il s'agissait d'un modèle haut de gamme. L'ascension du sentier était rendue difficile par la pente forte et la configuration accidentée du terrain, mais la conduite paraissait nerveuse, experte, déterminée. S'agissait-il du 4X4 aperçu au bord de la route ? De combien de temps disposait-il avant que l'engin ne le rattrape ? Paul estima que la voiture arriverait à son niveau en moins de 2 minutes, ainsi décida-t-il de quitter le chemin pour s'enfoncer le plus loin possible dans la forêt. Il éteignit sa lampe frontale pour ne pas se faire repérer puis progressa avec précaution dans le noir. Ses yeux finirent par s'accoutumer à l'obscurité. Lorsque la voiture atteignit le sommet de la colline, il reconnut, éclairée par la lumière des phares autour d'elle, celle qu'il avait croisée, stationnée au bord de la route, et se cacha derrière un arbre. Était-il devenu la cible de ce 4X4 simplement parce qu'il avait eu le malheur de passer devant, ou voulait-on s'en prendre à lui ? Dans ce dernier cas, comment se faisait-il que l'auto l'attendait au milieu de son parcours ? Il décida d'envoyer un texto à sa femme Christina, pour la prévenir qu'il était peut-être en danger, sorti le

smartphone du sac à dos, décrivit brièvement sa situation et mentionna la marque et l'immatriculation du 4X4. Il hésita avant d'envoyer ce message, car sa femme ne lui donnait plus aucun signe de vie depuis leur séparation. Il n'était pas impossible qu'elle l'efface sans prendre la peine de le lire. Il rangea à nouveau l'appareil dans le sac, pour éviter de le perdre en cas de fuite.

Sylvain Saintonge était complètement toqué de cette Mercedes. Il l'aimait comme on aime une femme, peut-être même davantage. Il ne pouvait s'empêcher de la caresser du regard à tout instant, s'enivrait de l'odeur de son intérieur en cuir, s'émouvait du feulement de son huit cylindres. Malgré tout, à cet instant, son véhicule n'était plus dans son esprit qu'un outil au service d'un objectif : mettre la main sur la base de données que ce pourri de Verneuil avait récupérée accidentellement. Gravier la pente avec le 4X4 avait été une rude bataille, mais il put se relâcher lorsqu'il arriva au sommet, car le chemin commençait à redescendre. En pleins phares, la Mercedes éclairait puissamment le sentier qui poursuivait en ligne droite, mais aucune silhouette ne se détachait dans la lumière des projecteurs. Saintonge stoppa le véhicule, en laissant les phares allumés et le moteur tourner. Il s'empara de la paire de jumelles de vision nocturne qui se trouvait sur le siège avant droit et commença à balayer méthodiquement l'horizon. Le système d'intensification de lumière dernier cri lui permettait de voir, presque aussi bien qu'en plein jour, en monochrome. C'était le matériel que les forces spéciales utilisaient pour traquer de nuit les criminels ou les terroristes. Cependant, il avait beau chercher, il ne voyait personne.

Surtout, ne te réjouis pas trop vite petit fouille-merde ! Saintonge reposa les jumelles, ouvrit sa portière, sortit du véhicule, s'empara de son téléphone portable dans une de ses poches, composa un numéro et le porta à son oreille. Après quelques secondes, une sonnerie retentit au loin dans la forêt sur sa gauche, à une distance d'environ 400 mètres. Saintonge exultait, il venait de localiser cet imbécile de Verneuil. Il se déplaça en sifflotant vers l'arrière du véhicule et ouvrit le coffre qui s'éclaira. Une cage imposante s'y trouvait, ainsi qu'un drone et d'autres objets, dont un grand étui en cuir beige. Il défit la fermeture éclair de l'étui, saisit son fusil de précision semi-automatique, un FR-F2 équipé d'une lunette à vision nocturne, vérifia que le chargeur contenait bien 10 cartouches, mit deux autres chargeurs dans sa poche et passa la lanière du lourd fusil à son épaule droite. Il attrapa une lampe torche et l'alluma. Les piles

n'étaient pas très vaillantes. Il se maudit de ne pas avoir songé à les remplacer. Heureusement, dans son jeu, il conservait un atout maître. Lorsqu'il ouvrit la porte de la cage, un chien d'une couleur fauve charbonné en sortit. C'était un magnifique berger belge malinois, au corps musculeux. Il lui tendit un vêtement récupéré dans l'appartement de Verneuil. Damoclès, habitué à ce rituel, renifla le vêtement et se mit à gémir pour signifier à son maître qu'il était prêt. Dès que Saintonge le libéra et lui désigna d'un regard la direction à prendre, il se propulsa hors du véhicule pour s'élancer de toute sa vélocité à la recherche de sa cible. Saintonge ferma le coffre, éteignit les phares, coupa le moteur, ferma les portières de la Mercedes, puis courut à la suite du chien, éclairé par la lumière faiblarde de sa torche, guidé par les aboiements de Damoclès.

Dès qu'il les entendit, Paul pris de panique, se mit à détalier, manqua plusieurs fois de heurter des arbres, se prit les pieds dans une branche morte, puis reprit sa course. Les paroles du groupe « Indochine » lui revinrent en tête : « quand je suis cerné, je rêve d'un été français, un été parfait où rien ne pourra m'arriver ». Un taillis de ronces lui lacéra les jambes et bloqua son pied droit. Il perdit l'équilibre, chuta de tout son long et sa tête vint cogner violemment le sol. Il crut qu'il allait perdre connaissance, mais la terreur le maintint éveillé : trouver un bâton pour se défendre. Il se redressa péniblement, puis pensa à sa lampe frontale qu'il avait complètement oublié d'allumer dans sa fuite éperdue. Il l'actionna et soulagé, vit qu'elle fonctionnait encore. Il regarda nerveusement autour de lui, ne vit aucun bâton et sut qu'il était trop tard pour en chercher un. Il renonça alors à toute alternative et se retourna pour faire face à l'assaut du chien, juste à temps pour voir, dans le faisceau de sa lampe, deux yeux brillants surgir de la nuit comme des éclairs. En pleine course, l'animal fit un bond prodigieux en direction de la partie haute de son corps. Instinctivement, Paul se courba vers l'avant, sentit cette masse sombre s'abattre sur son dos et se redressa violemment, terrorisé à l'idée qu'il puisse être happé par la puissante mâchoire. Emporté par son élan, l'animal fut projeté plusieurs mètres en arrière, tomba sur le dos, avant de se relever, secoué par la chute. Cela laissa quelques secondes de répit à Paul qu'il mit à profit pour retirer fébrilement son sac à dos et le prendre dans sa main gauche. Le chien aboya pour répondre aux appels de son maître qui tentait de se frayer un chemin dans leur direction, puis se mit à avancer vers lui avec des grognements sourds.

Pour gêner la progression de l'animal, Paul tendit son sac à dos vers l'avant,

cherchant à l'utiliser comme un bouclier, mais il le mordit, tira violemment en arrière, puis secoua sa tête et son corps en tous sens jusqu'à ce que le sac se déchire. Désespéré, Paul lança sa jambe droite de toutes ses forces, atteignit le chien au niveau du flanc, mais ce dernier resta insensible à la douleur. Il tenta un second coup de pied avec la jambe gauche et visa la truffe cette fois-ci, mais la bête fut plus rapide, lui attrapa le mollet et lui fit perdre l'équilibre. Il tomba au sol, en poussant un cri de douleur. La lampe frontale, toujours reliée au boîtier à pile par le câble électrique, roula au sol et éclaira la scène de manière rasante. Heureusement qu'il avait mis ses chaussettes de contention, cela limiterait sans doute la gravité de la morsure. Paul essaya de se débattre, mais il n'y avait rien à faire, le chien maintenait son emprise. Avec sa jambe libre, il décocha un sévère coup de pied sur le museau de la bête, mais elle ne lâchait toujours pas. En désespoir de cause, il se redressa pour s'asseoir et lui donner des coups de poing dans le museau. Le chien lâcha le mollet et lui attrapa la main droite. La gueule de l'animal se trouvait désormais tout près de sa gorge et Paul eut peur pour sa vie. Avec sa main libre, il essaya de lui enfoncer les doigts dans les yeux. Surpris par la nature de cette attaque, ce dernier relâcha la pression de sa mâchoire pendant une fraction de seconde, que Paul mit à profit pour enfoncer sa main libérée au fond de la gorge de l'animal, puis avec énergie, il l'enfourcha et le ceintura. Le chien qui tentait de respirer, essaya de se dégager en donnant de violents coups de reins, mais Paul le maintint étroitement contre lui, longtemps, le plus longtemps possible. Il sentit dans sa baisse de tonicité, que l'animal était prêt à se soumettre, mais Paul avait à l'esprit que son maître allait rappliquer d'ici peu et il craignait, qu'en sa présence, il ne reprenne le dessus. Alors, il maintint son étreinte jusqu'à ce que le chien faiblisse progressivement, qu'il convulse, puis qu'il cesse complètement de bouger. Il libéra sa main sanguinolente et rejeta la dépouille de l'animal sur le sol. Sans perdre un instant, il tira à lui le câble de la lampe de sa main valide et la fixa à nouveau autour de sa tête, puis se mit en quête de ses affaires. Il retrouva le sac déchiqueté. Son *smartphone* avait disparu. Il le chercha frénétiquement et finit par l'apercevoir, à l'écart sur un tapis de mousse. En le récupérant, il découvrit que le dernier appel émanait de Saintonge, dont il avait enregistré préalablement le numéro. Ainsi donc, c'était lui qui le poursuivait. Mais comment avait-il fait pour savoir où l'attendre dans la forêt ? Sans s'attarder, faute d'avoir une poche assez grande, il glissa le *smartphone* dans son slip, éteignit la lampe puis commença à ramper pour s'éloigner de la scène, se mordant les lèvres pour ne pas hurler : le mollet gauche n'était plus qu'une plaie et la main droite était esquinquée.

Saintonge devait être en train de le chercher. Comment se faisait-il qu'il ne l'avait pas encore trouvé ? Il fallait que Paul s'éloigne de l'endroit rapidement. Il doutait de pouvoir se mettre debout sans s'aider d'un appui. Il chercha un bâton. Ses yeux s'accommodaient progressivement à l'obscurité. Il rampa quelques minutes avant d'en trouver un, solide, mais manifestement trop grand. Le briser pour le raccourcir était inenvisageable, le bruit l'aurait trahi. Il décida de l'utiliser en dépit de sa taille, le plaça à la verticale et prit appui dessus afin de se redresser. La douleur qui émanait de sa jambe gauche était intense, il commença à se mouvoir, tant bien que mal, en traînant le pied. Après quelques mètres de cette laborieuse avancée, il fit une pause derrière un arbre, alluma la lampe sur l'intensité minimale pour vérifier l'état de ses membres et notamment de sa main droite. Il retira son T-shirt, le déchira et se fit un bandage pour stopper le saignement. Il éteignit la lampe puis attrapa à nouveau le bâton pour repartir.

La progression de Saintonge dans les taillis et les ronces avait été contrariée, et maintenant, il n'entendait plus aucun bruit de lutte. Cela l'inquiétait. Il continua à progresser et finit par retrouver le corps inerte du chien :

— *Pauvre Damoclès, qu'est-ce qu'il lui a fait ? Il va me le payer !*

Partir pour intercepter Verneuil avec son fusil eût été un jeu d'enfant, mais il avait une meilleure idée. Il s'accroupit, prit Damoclès dans ses bras et retourna dans la direction de la Mercedes. Évoluer de nuit hors d'un sentier, en portant cette masse de 30 kilos à laquelle s'ajoutaient les cinq du fusil de précision, devint rapidement exténuant. Saintonge dut se résoudre à reposer l'animal sur le sol. Que faire ? S'occuper de Verneuil dans un premier temps, puis revenir chercher Damoclès ? Il n'avait pas le cœur de l'abandonner dans la forêt, n'avait ni l'outil ni le temps pour l'enterrer, et surtout, ne souhaitait pas prendre le risque de laisser ce genre de trace derrière lui. Il le tira donc par une patte, comme un gibier abattu, jusqu'à la voiture.

Paul était perdu. Dans quelle direction aller, sans point de repère ? Regagner son domicile était exclu : ce serait le premier endroit où Saintonge viendrait le chercher, s'il parvenait à s'échapper de la forêt. Il songea à se réfugier au Mesnil-le-Roi, chez son cousin. Il activa la localisation de son téléphone et voulut utiliser une application pour s'orienter, mais renonça car il devait tenir le